

Article du 26 juin 2008

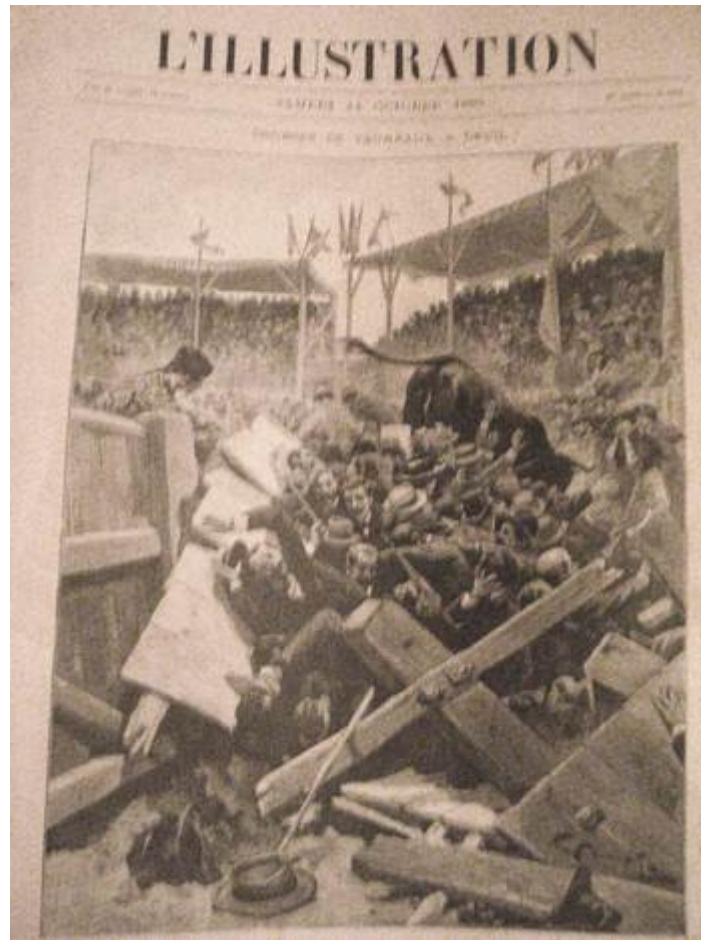
Veni, vidi, mais plus Vichy !

*Philippe Lavastre, La tauromachie à Vichy. UBTF. Balaruc les Bains.
Tel 04 67 80 06 13 - 133 pages. Illustrations cartes postales. 20 euros.*

Ce doit être dans sa destinée. En Tauromachie, Vichy fait la démarcation entre une zone libre, celle du sud avec corridas, et l'autre, où il n'y en a pas. Ou vice versa, selon son sentiment philo taurin ou taurophobe. Si c'est le spleen thermal qui y a, en 1892, installé la course de taureaux, c'est le je m'en foutisme des organisateurs qui l'a débarquée le 15 août 1991 avec une dernière corrida. Entre temps, près de 250 spectacles tauromachiques avec ou sans mises à mort se sont déroulés dans diverses arènes. Il fallait divertir le curiste. Polo, courses hippiques, tennis, escrime, golf, aviron, régates, courses de taureaux tous les dimanches de juillet et d'août avant la première guerre mondiale. Pour attirer le rhumatisant, les toreros défilent en calèche. L'histoire de la tauromachie à Vichy, telle que la raconte méthodiquement Philippe Lavastre, ressemble à un coïtus interruptus. Entre les interdictions préfectorales, les assauts de la SPA, les deux guerres, la période de l'occupation où la corrida est tricarde, l'histoire taurine vichyssoise a largement bégayé. Ou s'est cassé la figure sur la cupidité des organisateurs. Ils ont traité ce lointain canton de la planète taurine comme une vulgaire colonie. Ainsi, en 1987, pas de course. La raison ? Le camion qui transportait les taureaux était tombé en panne. Les entrepreneurs de spectacles taurins qui ont sévi dans la sous préfecture de l'Allier en ont pris à leur aise avec la séparation des rôles, et confondu joyeusement les casquettes. Ainsi, le 7 juin 1925, dans une course organisé par Durand, un taureau croisé de l'éleveur Durand blessait le torero Antonio Vera Rita dans les arènes Durand. Dans son ouvrage, l'auteur souligne que l'ignorance des publics, plus soucieux de bicarbonate de soude que de banderilles al sesgo por dentro, est également responsable de la pauvreté des spectacles taurins souvent dits « économiques ». Ils faisaient le désespoir de la poignée de « vrais aficionados » qui, en 1909, ont tout de même sorti « le Torero vichyssois ». Une revue taurine éphémère. Elle donnait le la dans son premier édito. « Dans notre Vichy cosmopolite et mondain (sic), dans cette reine incontestée des cités thermales, les Nouvelles Arènes du boulevard Sichon, viennent corser les attractions si multiples dont les vichyssois doivent s'enorgueillir. » Il ne s'agissait que de corser le quotidien du « villégiateur » en délicatesse avec son tube digestif. Et de faire marcher le commerce. Au début de l'été 1914, une pétition de 600 commerçants locaux réclamaient le retour de la mise à mort. Ils allaient être servis.

Très peu de grands toreros sont venus s'offrir à l'admiration naïve des buveurs d'eau carbogazeuse. On peut citer Mazzantini ou Cagancho à partir de 1951. Il s'y produit plusieurs fois un Belmonte, mais c'est Belmonte de Valencia, pas le vrai. Entre 1953 et 1964, lorsque l'arlésien Pierre Pouly organise la saison à raisons de 2 à 4 courses par an, Vichy devient une plaza presque sérieuse. On y voit Pepe Dominguin, Luis Briones, Pepe Bienvenida. Après, beaucoup de toreros français débutants viendront s'y faire la main. Jusqu'en 1991, où la corrida tombe à l'eau.

Jacques Durand »



« L'âge bête de la tauromachie »

Jean Louis Lopez, La Belle Epoque de la corrida. Les Editions de Paris. (Préface de François Zumbiehl) 144 pages. Une centaine d'illustrations. 32 euros.

En France, pour le plus grand nombre qui ignore de quoi il retourne et méconnaît sa rigueur réglementaire, le mot corrida est synonyme de cirque, de bordel, de désordre échevelé sauvage et barbare. A lire le joli livre bien illustré et informé de Jean Louis Lopez, on se demande si ce préjugé, toujours actif, n'est pas né, au tournant du XX^{ème}, avec la presse dite populaire et à sensation. Jean Louis Lopez analyse l'image de la tauromachie à travers les couvertures du Petit Journal illustré, du Petit Parisien, de l'Illustration, l'Assiette au Beurre etc. et met en perspective les commentaires de ces publications à très fort tirage avec la réalité des faits commentés. Résultat : heu... Moise Polydore Millaud, fondateur en 1863 du Petit Journal qui a pu tirer jusqu'à un million d'exemplaires le disait à ses journalistes : « ayons le courage d'être bêtes ». Leçon retenue. Bêtes, approximatifs, mal informés ou de mauvaise foi et jeteurs de bobards dans l'opinion publique. Exemple, le Supplément illustré du Petit Journal du 9 mai 1909. Il évoque une corrida du 20 avril 1909 à Séville. L'illustration : un énorme taureau embroche un torero contre la barrière pendant que quatre de ses confrères tentent, en vain, de le neutraliser. Le commentaire : « les abominables spectacles de férocité que

sont les courses de taureaux ont eu ces temps derniers plusieurs issues tragiques. A Séville, dans la même journée, trois matadors ont été tués par des taureaux de la race Miura... » Renseignement pris auprès des archives de l'époque et de l'actuel Eduardo Miura, aucun torero n'a été tué ce jour là à Séville où toréait Pepete, Moreno de Alcala et Francisco Martin Vazquez. Pepete sera tué l'année suivante par un Miura, les deux autres sont morts de vieillesse. Le 9 mai, ils avaient été seulement blessés. Autre exemple, la une du Le Petit Journal illustré du 11 octobre 1925 : un taureau fait valser un torero sur ses cornes. Le texte : « Ces jours derniers, un incident dramatique est venu endeuiller la corrida donnée aux arènes(de Céret N.D.L.R.). Un matador nommé Rondeño allait mettre à mort le taureau tout couvert de banderilles, quand l'animal, donnant un brusque coup de tête de coté, parvient à atteindre de ses cornes son adversaire et à le projeter en l'air. Rondeño retomba inanimé sur le sol. On l'emporta dans un état grave. » Récit de l'incident dans le Toril du 26 septembre et retrouvé par l'auteur : « renseignements pris après la course, la cogida n'était pas sérieuse : un coup de piton dans la région inguinale droite n'intéressant que les tissus artificiels. D'ailleurs Rondeño quitta Céret par le train lundi matin. » Pour la sensation qui fait vendre, la corrida, au début du siècle et aujourd'hui encore, est une bonne vache à lait. On peut, de plus, y fourguer sa franchouillarde xénophobie. Cette phrase, dans La Croix Illustrée du 1^{er} juillet 1906 : « si les espagnols et autres rastaquouères, présents à Paris, veulent voir tuer des taureaux, qu'il aillent à l'abattoir de Grenelle ». Ou ceci, dans le Supplément illustré du Petit Journal du 22 octobre 1899, à propos d'une corrida à Deuil près d'Enghien : « le Midi monte, malheureusement ce n'est pas avec ce qu'il a de plus estimable. La course de taureaux s'installe ou plutôt a tenté de s'installer aux portes mêmes de Paris. » Cela dit, les journalistes du Petit Journal ne sont pas les seuls à « avoir le courage d'être bêtes ». Le Grelot du 1^{er} juin 1890 décrit des « toreros à gueule de tapettes maquillées », et à propos d'une corrida rue Pergolèse à Paris, explique bravement que les taureaux qui y sont combattus sont « des veaux apprivoisés et abrutis par la masturbation. » Sans commentaire.

Jacques Durand »